

Le contexte

Marie Saur

Numéro 311, printemps 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/80477ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Saur, M. (2016). Compte rendu de [Le contexte]. *Liberté*, (311), 83–83.

libéral de Westmount, Richard French, le sait-il, lui qui, n'ayant apparemment jamais prêté l'oreille aux nombreux Gilles Baril du caucus péquiste, croit pouvoir dénoncer dans l'actuel gouvernement provincial une bourgeoisie jugée « intellectuelle » parce que tenant un discours « explicite » et d'inspiration « européenne ». L'ancien étudiant d'Oxford préfère l'approche nord-américaine, c'est-à-dire libérale, « implicite » et étrangère aux « principes » !

Il faut que les Québécois soient « mieux » instruits et cessent de faire « des thèses sur le développement de la langue occitane », renchérit Daniel Johnson pour qui seuls comptent les objectifs « clairs, précis ». Or la musique, par exemple, n'est pas un objectif clair et précis : « Sachez que ça va être difficile de trouver une job à Percé ou ailleurs », avertit-il les éventuels étudiants. Nul doute que ce diplômé d'Harvard sait de quoi il parle car, si l'on en croit Léon Dion, Daniel Johnson serait lui-même un « intellectuel »...

Parce qu'il s'adresse à un pouvoir, et, qui plus est, à un pouvoir occulte, le ressentiment manifesté à l'endroit des intellectuels s'exprime rarement ad hominem. Même quand il paraît se cristalliser autour d'un individu ou d'un groupe particulier, il finit presque toujours par prendre l'allure d'une charge générale et indiscriminée. Aucun cas n'est fait d'une loi de la moyenne qui s'applique pourtant aux intellectuels autant qu'aux travailleurs d'autres occupations, les meilleurs étant rejetés dans le même mouvement que les plus médiocres.

Vus collectivement comme les responsables de méfaits globaux sur lesquels ils ont en fait peu de prise, il n'est par contre pas demandé souvent aux intellectuels de rendre compte personnellement de la rigueur de leurs analyses, de l'originalité de leurs hypothèses ou, pour reprendre l'expression de Maffesoli, de « la fermeté d'une pensée » potentiellement vulnérable aux modes. Rares aussi sont les interpellations précises du genre de celle qu'adressait au groupe un Pierre Foglia, à juste titre déçu des préjugés antihomosexuels qui continuent de circuler dans un milieu prétendument ouvert.

Moins boucs émissaires que victimes de jugements stéréotypés, c'est en réalité le doute et la nuance (souvent qualifiés de « confusion ») qui sont condamnés à travers les intellectuels, peu importe que la réflexion qui véhicule l'incertitude soit le fait de penseurs sérieux ou non.

Le retour en force de la foi inconditionnelle et des valeurs dites sûres ne s'explique pas autrement, à l'heure des bouleversements technologiques constants et d'une

insécurité économique encore mal résorbée. Déjà considérée comme passablement inutile en temps normal, la pensée critique revêt toutes les apparences d'une entreprise de sabotage, voire d'une conspiration en période de crise. Insuffisamment manichéenne pour la circonstance, elle est elle-même vite identifiée au pôle négatif d'une

vision du monde qui croit maîtriser davantage la réalité en la simplifiant.

Il y a quelque temps, André Belleau se demandait s'il serait en mesure de trouver un intellectuel dans la salle. Qu'il soit désormais rassuré ! Car, à l'instar des homosexuels et des juifs, les intellectuels ont ceci de particulier qu'ils sont maintenant partout... **L**

LE CONTEXTE

LISE NOËL arrive à *Liberté* en 1982, dans une rédaction exclusivement masculine, avec une « Chronique de l'intolérance » qu'elle tiendra jusqu'en décembre 1985. Elle s'y intéresse aux petites et grandes oppressions, par exemple à ce que signifie la présence sur scène de sept cantatrices noires à l'occasion du centenaire du Metropolitan Opera ou encore aux dérives langagières qui masquent en réalité une droitisation de l'opinion. Féministe, elle remet en cause l'autosatisfaction des Québécois persuadés de leur supériorité en matière d'égalité des sexes et n'hésite pas à relever des propos sexistes tenus par ses collègues de *Liberté*. Mais la chroniqueuse est aussi docteure en histoire et sa réflexion la mène à tenter une typologie des héros et des salauds pendant la Seconde Guerre mondiale ou à penser l'Allemagne d'après 1945, coupable et vaincue. C'est d'ailleurs en tant qu'historienne qu'elle ouvre le dossier du numéro 143 de la revue, « L'histoire vécue », avec un long texte expliquant les principes, les enjeux et les difficultés de la discipline. À partir de 1986, Lise Noël n'écrit plus pour *Liberté* mais continue de siéger au comité de rédaction jusqu'en octobre 1987.

La question de l'intolérance n'est cependant pas close pour Lise Noël, qui reçoit en 1989 le prix du Gouverneur général pour *L'intolérance. Une problématique générale*, paru au Boréal la même année. Dans la continuité de *Women, Race and Class* de la féministe noire américaine Angela Davis (1981), elle se propose d'élargir encore la

synthèse et d'étendre l'analyse à toutes les formes d'oppression (vis-à-vis des homosexuel-le-s, des handicapé-e-s, des malades psychiatriques, voire des Canadien-ne-s francophones). En croisant les résultats de centaines d'études portant sur des cas spécifiques de discriminations menées en Occident dans la seconde moitié du xx^e siècle et en reprenant l'histoire occidentale en général (colonialisme, exploitation ouvrière...), Lise Noël montre la similitude des mécanismes utilisés par les oppresseurs (sans qu'ils en aient parfois même conscience) pour assigner les opprimés à la place qui leur revient, celle de différent-e-s, d'immaturs, de sales, d'irresponsables, d'incapables... Mais l'essai est aussi « un guide pratique [...] pour les personnes engagées dans l'action » et la longue dernière partie est consacrée aux luttes d'émancipation.

La chronique reproduite ici s'intéresse aux intellectuels, une espèce sans doute mieux lotie que les Noir-e-s aux États-Unis ou les femmes autochtones. Ces individus douteux doivent néanmoins répondre à la même accusation contradictoire portée contre tous les groupes opprimés et résumée dans la dernière ligne du texte ; c'est que, même minoritaires, désarmés, économiquement peu influents, discrédités et méprisés, ils représenteraient bizarrement une grave menace pour l'ordre social. Ce qui justifie qu'on les fasse taire. Et la boucle est bouclée.

— Marie Saur **L**



LIBERTÉ N° 159
juin 1985